NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

92 Nº 9 1970

Connaître et reconnaître l'Orient. Pour une Église plus pleinement catholique

Yves DE LA RONCIUÈRE (s.j.)

p. 963 - 976

https://www.nrt.be/fr/articles/connaitre-et-reconnaitre-l-orient-pour-une-eglise-plus-pleinement-catholique-1364

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Connaître et reconnaître l'Orient

POUR UNE ÉGLISE PLUS PLEINEMENT CATHOLIQUE

« Une nouvelle Pentecôte » : en convoquant le Concile Jean XXIII l'espérait et pressait les fidèles de la demander à l'Esprit du Christ. Qu'il soit permis de reprendre cette expression au début du présent article, qui voudrait attirer l'attention sur un problème capital aussi bien pour l'avenir du monde que pour celui de l'Eglise. Celle-ci est encore loin d'avoir atteint la plénitude de sa catholicité. Au matin de la Pentecôte, le don octroyé aux Apôtres eut pour effet que chacun de leurs auditeurs les entendit dans sa propre langue, avec toutes les résonances qu'une telle écoute suscitait en lui. Peut-on dire qu'il en va de même aujourd'hui ?

Le problème se présente sous un double aspect :

— l'ignorance de l'Orient par l'ensemble du monde occidental,

— la méconnaissance par l'Orient lui-même de ses propres richesses qui, de ce fait, se trouvent souvent en péril.

Par *Orient*, on entend ici tous les pays asiatiques ainsi que l'Insulinde (et l'Afrique du Nord comme faisant partie du monde musulman) ; pour faire bref, nous dirons parfois *l'Asie*.

Or si l'Afrique et l'Amérique latine sont pour nous l'objet de trop justes préoccupations, comment nier que l'avenir de l'humanité se joue bien davantage en Asie ? Celle-ci représente déjà la majorité absolue de la population totale du globe (1.876 millions sur 3.280 millions — estimation des Nations-Unies en 1965 [1]) et son taux d'accroissement n'est inférieur qu'à celui du Mexique, du Brésil et de la Micronésie-Polynésie. Il n'est donc pas exagéré de prévoir que dans un délai assez bref l'Asie constituera les deux tiers de l'humanité. De plus, à la différence de l'Afrique et de l'Amérique latine, pays de civilisation orale ou submergée par la civilisation occidentale, l'Asie est le berceau des plus anciennes et des plus fécondes civilisations ainsi que de toutes les grandes religions.

Il est urgent, en conséquence, de dépasser l'immédiat. « C'est pour dans mille ans qu'il faut travailler », écrivait récemment M. Jean

1. *Annuaire démographique des Nations-Unies*. 1965.

Guitton. Disons ici beaucoup moins de mille ans, car l'avenir en question est déjà commencé.

I. — L'Occident ignore l'Orient [2]

Le fait

N'évoquons que pour mémoire la situation d'il y a trente ou quarante ans, où l'on voit, par exemple, Emile Bréhier, dans sa classique *Histoire de la philosophie* [3], ne consacrer que 41 pages à la philosophie indienne, et encore dans un appendice publié après coup, ou Stephen d'Irsay faire débuter son excellente *Histoire des Universités* [4] avec les premières Universités européennes et ignorer complètement les Universités islamiques du Caire et de Fez [5] qui leur sont antérieures, et surtout les Universités de l'Inde, plus anciennes de seize siècles [6] !

Depuis lors la situation a-t-elle beaucoup changé ? Certes on relève un progrès. La récente *Histoire de la Médecine* de M. Bariety et Ch. Coury [7], sur 928 pages de texte, en réserve une centaine aux médecines de l'Orient, et l'*Encyclopédie des musiques sacrées* de J. Porte [8] débute par un volume sur l'Extrême-Orient, l'Asie et l'Afrique. Pourtant, d'une façon générale, l'Orient reste toujours le domaine réservé des spécialistes. A cet égard contentons-nous de quelques faits. Dans le *Manuel de bibliographie philosophique* de M. Gilbert Varet [9], la part faite aux philosophies du Moyen-Orient et de l'Extrême-Orient n'équivaut pas au quarantième de l'ensemble, les philosophies juive et arabe étant un peu mieux partagées. Et combien de médecins ont entendu parler de la médecine ayurvédique, encore enseignée et pratiquée de nos jours avec succès [10] ? Quel homme de lettres pourrait citer un titre des deux cents classiques de la littérature tamoule ? Et combien de personnes cultivées savent que la plus vieille académie du monde est l'Académie tamoule de

---

2. Il n'est fait mention ici, en général, que d'ouvrages de langue française, mais de sérieux sondages dans les littératures d'autres langues montrent que leur situation n'est pas meilleure.

3. Paris, Presses Univ. de France, 7e édit., 1961-1963. *Suppléments* : I. 2e édit., 1959 ; II. 4e édit., 1957.

4. 2 vol., 823 pp., Paris, Picard, 1933-1935.

5. Dans le *Minerva*, allemand, 34e année, 1956, et l'*Index Generalis*, français, de M. Montessus de Ballore (21e année, 1955), l'ancienneté du Caire, seule, est notée. Le *World of Learning*, anglais, 15th edit., 1964-1965, y ajoute Fez.

6. V. K. M. Pannikar, *Histoire de l'Inde*, Paris, Fayard, 1958, pp. 72, 130-134, 206.

7. Paris, Fayard, 1963.

8. T. I, 524 pp., Paris, Labergerie, 1968.

9. Coll. Logos, Paris, Presses Univ. de France, 1956.

10. Par exemple, au King's George Medical College de Lucknow, par une vingtaine de maîtres.

Madras, très florissante du XVe siècle avant J.C. au IIe siècle de notre ère, et encore pleine de vitalité, puisqu'en 1954 elle a entrepris la publication d'une Encyclopédie tamoule en dix volumes [11] ?

Sans doute les langues de l'Orient sont-elles souvent difficiles à apprendre ; mais à part quatre ou cinq grandes langues : arabe, sanscrit, chinois, hébreu, persan, elles sont peu enseignées — et parfois pas du tout — et par suite peu étudiées. Trois exemples révélateurs, entre beaucoup d'autres : à la New-York University, tout récemment encore, sur 4.994 enseignants, il n'y avait pas un *cathedratic* (titulaire de chaire) d'orientalisme ; aux Etats-Unis, sur les 183 Universités qui ne sont pas purement techniques, il n'y en a que sept où le nombre de *cathedratics* d'orientalisme atteint ou dépasse dix [12] ; dans le même pays, de 1926 à 1962, le total des thèses doctorales consacrées à l'ensemble des langues et littératures « non classiques » est inférieur de 205 au nombre de celles qui traitent uniquement de langue ou de littérature française [13].

Il nous faut bien avouer par conséquent que l'Asie, comme tout le tiers monde, ne souffre pas seulement du déséquilibre économique et social ; elle est victime également, et peut-être davantage, du manque de connaissance et de mise en valeur de ses richesses intellectuelles et spirituelles. C'est là que se situe la cassure la plus grave entre le tiers monde et l'Occident : ne pas être reconnu par autrui pour ce qu'on est et pour ce qu'on vaut, c'est une pauvreté plus insupportable encore que l'indigence d'avoir, de savoir ou de pouvoir.

Dans cette méconnaissance de l'Orient se rejoignent le monde marxiste et le monde capitaliste. Le premier, en dépit d'un effort considérable déployé pour l'étude et la propagation des langues asiatiques, y voit surtout un instrument de propagande idéologique ; et la pensée marxiste, toute tournée vers la société nouvelle et matérialiste à édifier, ne s'intéresse guère au passé et aux valeurs traditionnelles des peuples. Quant au monde capitaliste, il est en général persuadé que ces civilisations et modes de vie anciens sont incapables de s'adapter à l'ère industrielle — opinion sommaire, dont le bien-fondé est loin d'être évident. Il s'agit donc de toute une mentalité à transformer. Tel fut un des buts originels de la fondation de l'UNESCO ; mais cet organisme, très rapidement accaparé par l'urgence de la lutte contre l'analphabétisme, n'a pas encore pu s'adonner suffisamment à la tâche dont nous parlons, et qui pourtant s'impose de façon pressante et pour de multiples raisons.

---

11. J. Herbert, *Introduction à l'Asie*, Paris, Albin Michel, 1960, p. 625, et *World of Learning, edit. cit.*, p. 596.
12. *World of Learning, edit. cit.*
13. *American Universities and Colleges*, 9th edit., 1964, p. 1262.

Exigence d'un changement

A une époque où les hommes se lancent à la conquête du cosmos et, dans notre monde terrestre, à la maîtrise de la nature et de la vie, n'est-ce pas, de la part de l'Occident, un invraisemblable manque de curiosité que de laisser un immense domaine humain à peu près inconnu et fort mal exploré ? A une époque où la science tend à contrôler la psychologie humaine en ses profondeurs, n'est-il pas insensé que l'âme de la moitié du genre humain reste, pour l'autre moitié, secrète et sans intérêt ?

Faute d'omission contre le respect dû à la vocation de chaque peuple, à son génie propre, au patrimoine dont il est légitimement fier, à la loi et au rythme de son développement [14] ; injustice foncière : « Nous autres, occidentaux, nous ne voulons rien accepter, comme si l'Asie et l'Afrique n'avaient rien à donner. C'est offensant pour elles », déclarait au Concile Mgr Antoine Thyssen.

Obstacle qui rend le dialogue impossible : « le message des experts est exposé à n'être point accueilli, s'ils viennent seulement pour appliquer des techniques et non pour donner à l'homme toute sa valeur » [15]. En février 1969, à la table ronde des journées de *Croissance des jeunes nations,* toutes les interventions pouvaient se résumer ainsi : « Laissez-nous tranquilles avec un développement que vous voyez avec votre esprit d'occidentaux. Nous, nous avons le désir d'exister pour nous-mêmes » [16]. D'où le risque des pires catastrophes. « Cela mettrait en péril l'avenir du monde [17]. » « Nous devons, disait Bertrand Russel dès 1922, englober l'Asie dans nos pensées, afin d'éviter que l'Asie ne réagisse par un déchaînement de soi. » Et en tout cas l'Occident se prive de l'enrichissement considérable que lui apporterait une meilleure connaissance des autres cultures. Une culture n'est pas seulement l'histoire et l'ensemble des rapports économiques, mais aussi un complexe de relations interpersonnelles, un fonds de représentations et de sentiments communs, un projet de société et une espérance de la réaliser. Le manque à gagner affecte plus particulièrement les sciences humaines, domaine où l'Orient nous devance largement, et depuis longtemps.

Que ne pourrait-on espérer d'une véritable rencontre entre tous les *humanismes* dans ce qu'ils ont de *réellement* humain ? En littérature, par exemple, une compréhension nouvelle des genres littéraires et de la mythologie, une sensibilité élargie ; en philosophie, de nouvelles conceptions anthropologiques, cosmologiques, psychologiques ; en sociologie, de nouveaux rapports interpersonnels, fami-

14. *Populorum Progressio,* 15, 34, 62.
15. *Ibid.,* 91.
16. *La Croix,* 11 févr. 1969, p. 6, col. 3.
17. *Populorum Progressio,* 40.

liaux, etc. Et enfin « l'avenir du monde serait en péril, si notre époque ne savait pas se donner des *sages* », et « de nombreux pays pauvres en biens matériels, mais riches en sagesse, pourront aider puissamment les autres sur ce point » [18].

II. — Pour l'avenir du Royaume de Dieu

Le retard

Désastreuse pour l'avenir du monde, l'ignorance dont nous venons de parler l'est tout autant pour le progrès du Royaume de Dieu. Celui-là est d'ailleurs lié à celui-ci, car il ne peut y avoir de réussite vraie de l'histoire humaine que dans l'avènement du règne de l'Amour et de l'Unité. Or il n'apparaît point que Vatican II ait clairement perçu la déficience en question et mesuré toute son importance. Lacune qui s'expliquerait aisément. Au Concile chacun des Pères arrivait la tête remplie de ses soucis de pasteur et des besoins actuels de son diocèse — besoins d'une urgence souvent tragique, surtout dans les pays afro-asiatiques. Et voici qu'à Rome, le Saint-Esprit, peu à peu, leur a fait découvrir d'autres horizons. Rien d'étonnant dès lors que parmi tant de vues nouvelles et de problèmes nouveaux, dans la prise de conscience de l'Eglise par elle-même, cet aspect de l'approche du monde non-chrétien soit resté plutôt dans l'ombre. Le Cardinal Garrone le notait : « Dans un contexte intellectuel et spirituel qui est celui de la vieille Europe et même, pratiquement, surtout du monde méditerranéen... le deuxième Concile du Vatican s'inscrit nettement dans la ligne des Conciles du passé... il faut attendre, sans doute, le prochain Concile pour trouver une marque vraiment œcuménique en profondeur sur les travaux du Concile... » [19]. En attendant il y a tout lieu d'espérer que le Secrétariat pour les religions non-chrétiennes contribuera à l'ouverture dans le sens souhaité. Sans doute sa première publication importante fut-elle une présentation, très remarquable du reste, de la foi chrétienne : *L'espérance qui est en nous,* mais il a fait paraître depuis lors d'autres documents : *Rencontre des religions non-chrétiennes* et *Orientations pour un dialogue avec les Musulmans.* Rencontre et dialogue: cela ne dit-il pas effort pour connaître ceux à qui l'on s'adresse — et donc, en l'occurrence, leurs œuvres littéraires, philosophiques et religieuses ? Cela d'autant plus que la plupart des œuvres littéraires orientales ont un contenu et un sens religieux ou, tout au moins, une portée religieuse. La remarque vaut également pour les œuvres artistiques.

---

18. *Ibid.,* 40, citant *Gaudium et spes,* 15, § 3.
19. *Le Concile. Orientations,* pp. 27-28.

Connaissance des langues

Mais comment aborder ces œuvres si on ignore les langues dans lesquelles elles sont écrites ? Peut-on vraiment dire que l'Eglise, comme à la Pentecôte, rejoint tous les hommes dans leurs langages, alors qu'ils restent rares, très rares même, les missionnaires qui, comme le P. Candau au Japon, sont à ce point entrés dans la mentalité de leur pays d'élection qu'ils en sont devenus des écrivains appréciés ? Et le clergé et les chrétiens autochtones suppléent-ils souvent à cette carence ?

Le dommage est considérable lorsqu'il s'agit de *langues sacrées de religions non-chrétiennes*, fort peu enseignées dans le monde occidental. On sait que la langue sacrée du bouddhisme primitif est le pâli ; proche du sanscrit, il en diffère comme l'italien diffère du latin. Or s'il y a de nombreuses chaires de sanscrit, on en trouve fort peu de pâli. Dira-t-on que le pâli est quand même bien connu ? Est-ce parce que l'enseignement du latin est fort répandu qu'on connaît vraiment la langue et la littérature italiennes ? La Société des textes pâlîs de Londres, limitée à cinquante membres, compte une majorité d'orientaux ; c'est normal mais en même temps significatif [20]. Et que dire des autres langues des pays bouddhiques : tibétain, mongol, thaï, cambodgien, birman... ? ou du pendjabi, langue religieuse des Sikhs ? Dans combien de chaires du monde occidental sont-elles enseignées ? A Rome même, combien trouve-t-on de chaires de langues orientales autres que bibliques ou se rattachant à la Bible ? Il n'est d'ailleurs pas indispensable qu'un tel enseignement se donne à Rome même ; néanmoins le fait est révélateur d'une attitude d'esprit.

Et voyez la conséquence. De grands textes religieux, capitaux pour la compréhension des adeptes de ces croyances, restent pratiquement inconnus. Deux exemples parmi nombre d'autres. Ce qui distingue essentiellement l'islamisme chiite duodécimain du sunnite, c'est, en dehors de la question juridique de la succession du Prophète, une interprétation religieuse du Coran radicalement différente ; elle repose sur l'héritage spirituel du sens caché contenu dans l'enseignement traditionnel des douze Imans, c'est-à-dire, en fait, dans un « Corpus » de 26 tomes, en 14 volumes in-folio, dont il n'existe aucune traduction en langue occidentale [21]. L'autre exemple : à Sendaï (Hon-Shu), au Japon, la bibliothèque de l'Université de Tokoku, à côté d'autres collections importantes, conserve 5.469 volumes de canons bouddhistes tibétains. Quel occidental pourra exploiter cette mine ? A la plupart il ne restera que la possibilité de recourir au *Centre de recherche pour la traduction des textes bouddhiques*, de

20. *World of Learning, edit. cit.*
21. Henri CORBIN, *Histoire de la philosophie islamique*, Paris, Gallimard, 1964, pp. 44. 350.

l'Université Ryukoku (fondation de la secte Honpa Hongwanji), à Kyoto, ou à un institut similaire [22].

Conversion nécessaire

On parle d'ouverture de l'Eglise au monde. Ne peut-on espérer qu'en premier lieu les clercs — trop souvent braqués sur des réformes d'importance en soi relative (détails d'ordre cérémoniel, disciplinaire, voire vestimentaire), comme si l'*aggiornamento* dépendait d'abord de cela — ouvrent davantage les yeux sur les problèmes essentiels. Il est grand temps de prendre au sérieux ce mot prophétique de Pie XI au P. Ledóchowski, Général des jésuites : « Il faut tout faire comme si dans cinquante ans le monde devait être chinois ». C'était vers 1925.

Continuer d'ignorer les littératures et donc les religions de l'Orient, ce serait en effet pour l'Eglise un manquement grave sous de multiples aspects. Plus haut nous avons parlé de justice. A une époque où l'information exacte est reconnue par Jean XXIII comme un droit de l'homme [23] — et à un droit correspond toujours un devoir [24] —, à une époque où les hommes en ont fait une science, le défaut d'intérêt pour nos frères, enfants du même Père, et l'insuffisance de l'information à leur sujet devient une injustice réelle envers eux. La charité n'est pas moins en cause, car il est déficient, l'amour qui ne prend que le cœur et la volonté mais pas encore l'esprit, l'amour qui veut le bien mais ne s'applique point à discerner les ressources de ses frères, leurs besoins et ce qu'il convient de faire. La charité vraie se veut prudente, c'est-à-dire avisée, prévoyante et pourvoyeuse comme la Providence divine ; elle presse l'Eglise et les fils de la lumière de ne pas laisser le bénéfice de la prospective aux seules entreprises économiques ou politiques. Il s'agit de la catholicité même de l'Eglise, qui ne peut se désintéresser d'apports essentiels à la richesse de sa diversité dans l'unité. Paul VI l'a dit à propos de l'africanité ; sa parole vaut pour les autres continents. Le courant de la communication ne doit pas être à sens unique, l'Eglise apportant la parole de vérité sans aucune contrepartie. Entre elle et les peuples divers, il faut un véritable dialogue, la sagesse des siècles rencontrant sur certains points la sagesse de Dieu, et celle-ci donnant une réponse imprévisible et infiniment comblante aux requêtes de la sagesse humaine. La vérité divine surgira comme l'achèvement inespéré et plénier des recherches du monde païen et des éclairs de lumière qui ont brillé à ses yeux ; réciproquement, ce monde païen fera trouver à l'Eglise une compréhension plus étendue

22. ***World of Learning, edit. cit.***
23. ***Pacem in terris, 90.***
24. *Ibid.* 28-30.

et plus profonde du message évangélique, par la mise en relief d'aspects du révélé encore restés dans la pénombre. Il s'agit de la croissance du corps mystique et de l'accomplissement du devoir missionnaire. Comment enseigner toutes les nations sans les connaître en leur fond ?

Pour la santé de l'Eglise d'Occident

Bon nombre de catholiques se sentent actuellement attirés vers les religions orientales, et cela en vertu de motivations très diverses, parfois mêlées : recherche spirituelle sincère, goût de l'exotique, attrait du merveilleux, religiosité désireuse de se satisfaire en des expériences « mystiques » ... Il ne faudrait pas moins d'une étude sérieuse et d'une connaissance exacte des doctrines et des faits pour permettre aux guides et pasteurs des fidèles de mettre les idées au point et de parer, avec compréhension et discernement, à des engouements dommageables à la foi et à la vie chrétienne.

Mais de l'intérêt qui tournerait les catholiques et leurs frères chrétiens vers la découverte en profondeur de l'Orient, il faut attendre un autre bienfait, d'un prix inestimable et d'une vaste portée : celui de remédier aux malaises qui éprouvent aujourd'hui tant de nos milieux. N'est-ce pas en sortant de soi pour accomplir une œuvre ardue et urgente que l'individu surmonte ses difficultés personnelles, ses divisions intérieures, et se procure un regain de vitalité ? Le fait est bien connu des psychologues et des pédagogues. Pareillement, l'histoire de l'Eglise et en particulier celle du mouvement œcuménique montrent dans le renouveau du véritable souci de porter l'Evangile à ceux qui l'ignorent encore — et donc de les mieux connaître eux-mêmes — un facteur de dépassement des positions partisanes et de rapprochement mutuel, un dérivatif aux tiraillements stériles où se galvaudent tant d'énergies, un stimulant qui secoue les inerties égoïstes où se figent des croyants désabusés, et par-dessus tout un tonique pour la vie spirituelle. Aux crises présentes, occasion pour trop de chrétiens d'un morne repli sur eux-mêmes, on ouvrirait une voie providentielle de solution en éveillant à la réalité humaine de l'Asie l'attention et la générosité des occidentaux — plus riches de loisirs que jamais, mais conditionnés par la disproportion des informations dont ils sont inondés.

Certes une telle confrontation avec des doctrines toutes différentes pose et posera des problèmes très délicats ; elle comporte des risques. S'y dérober pour autant, ce serait manquer de foi en la puissance de la Vérité et « perdre le bénéfice nécessaire que la vérité gagne à se rencontrer avec la vérité, et même avec l'erreur, et surtout demeurer à distance de ceux qu'elle est destinée à éclairer et à sau-

ver »[25]. Au contraire, ce contact doit être finalement profitable aux chrétiens. Il obligera un plus grand nombre d'entre eux « à se poser les questions les plus fondamentales ou à les percevoir avec une acuité nouvelle »[26], à mieux distinguer l'absolu de leur foi en Jésus-Christ et en son Eglise de la relativité de beaucoup d'institutions et de structures, à prendre une conscience raisonnée de leurs conceptions et de leur foi, à unifier celles-ci et à fournir l'effort de pensée et d'invention réclamé par *Populorum Progressio* et générateur de transformations audacieuses, profondément novatrices[27]. Ils découvriront surtout que le déséquilibre du monde provient d'un déséquilibre plus fondamental, celui qui naît d'un cœur divisé[28]. Devenus plus intérieurs, ils n'apparaîtront plus aux yeux des non-chrétiens comme exagérément intéressés par les joies terrestres de l'existence et indifférents aux valeurs religieuses des autres croyances, mais ils se présenteront en hommes spirituels, humbles et ouverts aux autres[29], moins préoccupés d'efficacité que de présence fraternelle et patiente.

III. — Coopérer à la découverte de l'Orient par lui-même

La rencontre de l'Orient doit aller plus loin encore, sous peine de laisser fuir l'occasion providentielle, offerte à nos générations, de travailler avec lui à sa propre découverte.

Que n'a-t-on pas fait, et avec raison, pour sauver le Temple d'Abou-Simbel et ceux de Nubie, reliques d'un passé mort ? Quelles dépenses d'efforts et d'argent n'a-t-on pas consacrées à fouiller Mycènes ou la Chypre ancienne, n'y recueillant d'ailleurs qu'un nombre limité de documents, sujets à des interprétations hasardeuses ! Alors que, pour ce qui concerne l'Asie, la part que connaissent les érudits eux-mêmes est minime par rapport à ce qui existe et peut être rendu à la lumière. Il subsiste encore des masses énormes de documents enfouis dans d'importants dépôts publics ou privés, des quantités de monuments perdus dans la campagne, oubliés ou méconnus des orientaux eux-mêmes, et en danger de périr définitivement. Or, loin de n'être plus que des témoins de civilisations mortes, ce sont les œuvres de civilisations encore en pleine vitalité, de religions aux adeptes nombreux et fervents, et souvent des œuvres qui ont formé l'esprit de ces peuples et les ont profondément marqués ; leur connaissance serait très éclairante pour mieux comprendre la mentalité de ceux-ci.

---

25. Card. G. GARRONE, *op. cit.*, p. 94.
26. *Gaudium et spes*, 10, § 1.
27. *Populorum Progressio*, 12.
28. *Ibid.*, 13.
29. *La Croix*, 20 févr. 1969, p. 7, col. 3.

Qu'il suffise de quelques chiffres. La bibliothèque d'Etat d'Oulang-Bator (Mongolie extérieure), équipée de façon très moderne, compte 98.000 titres tibétains différents et une encyclopédie bouddhiste, le *Danjour*, en 220 volumes. La bibliothèque de l'Université de Dacca (Pakistan) conserve 25.000 manuscrits ; la bibliothèque nationale de Bangkok (Thaïlande), 42.400; la Bir Library de Katmandou (Népal), 15.000. La bibliothèque publique de Karachi (Pakistan) contient 20.000 volumes en ourdou [30].

Ces chiffres appellent quelques remarques. Ils sont pris intentionnellement à des pays de moyenne importance, sauf le Pakistan. Aucun exemple n'est tiré des dépôts très nombreux et souvent considérables de l'Inde, de la Chine et du Japon. Si, en face de ces chiffres, on fait le compte des chaires occidentales d'enseignement du tibétain, de l'ourdou, du thaï, du népalais, etc., la confrontation est écrasante. Il faut noter de plus, avec M. Jean Herbert, que « l'immense majorité des textes les plus révélateurs sur les cultures orientales, dans la mesure où ils subsistent encore, non seulement n'ont pas été traduits, mais n'existent qu'en un petit nombre de manuscrits qui n'ont jamais été édités ». Et il corrobore cette assertion par une constatation de M. Raghu-Vira, Président de l'Institut International de civilisation indienne : en Indonésie, sur 1.500 œuvres importantes repérées par lui-même, 46 seulement ont été livrées à l'impression [31].

On voit dès lors quelle tâche s'offre à l'Occident. Si l'Occident gréco-latin a été christianisé, c'est sans doute qu'aux « siècles de fer » du haut moyen âge, l'Église a pris en charge la misère des populations, les a nourries et éduquées, mais c'est aussi que, dans ses monastères et ses écoles épiscopales, elle a sauvé les productions de l'antiquité gréco-latine, et, en les sauvant, a montré tout ce qu'elle y trouvait de vrai, de bon, de beau, d'humain, cela dans un plein respect de ce que ces expressions de culture étaient par elles-mêmes — œuvres païennes cependant, entachées d'erreurs et parfois d'inhumanité. On sait aussi comment au XIXe siècle la résurrection de la

30. *World of Learning, edit. cit.*

31. *Introduction à l'Asie,* Paris, Albin Michel, 1960, p. 15. — Autre exemple : On appelle Samhitâs des collections d'hymnes sacrées. D'après les citations qu'on relève dans les textes connus, on doit évaluer à 108 ou même, selon d'autres, à 200 et davantage le nombre des *Samhitâs* des Vishnouites Pâncanâtrins ; en fait ne subsistent actuellement comme textes connus des orientalistes qu'environ 14 de ces *Samhitâs*. Cfr F. O. SCHRADER, *Introduction to the Pâncanâtra,* Adyar, 1916, cité par *Die Religion in Geschichte und Gegenwart,* Tübingen, J. B. C. Mohr, 3e éd., Bd. III, 1959, col. 346. — On a dit (Madame H. BRUNNER-CACHAUX dans *Encyclopaedia Universalis,* Paris, 1969, t. I, pp. 466-467) tout ce que pourrait apporter une étude méthodique des *Agamas* (rituels) çivaïtes de l'Inde du Sud, et tout ce que les spécialistes en attendent de lumière en ce qui concerne la formation de l'hindouisme contemporain, l'expansion de la culture hindoue dans le Sud-Est asiatique, la compréhension de son architecture et de son iconographie... De combien d'autres textes encore inconnus ou méconnus la découverte et l'étude seraient aussi fécondes en enseignements !

langue et de la littérature ancienne des pays balkaniques a permis à l'intelligentsia et au clergé de rendre à ces pays leur personnalité puis leur indépendance, et d'y acquérir eux-mêmes un ascendant profond sur leurs compatriotes.

Une tâche semblable de sauvetage et de mise en valeur reste à accomplir au bénéfice des œuvres de l'Orient, non certes en esprit de domination ou d'influence à conquérir, mais en esprit de service désintéressé de nos frères.

Nécessité de la recherche fondamentale

Le prodigieux essor actuel des sciences physiques et naturelles est dû, on le sait, à l'importance qu'on accorde à la recherche fondamentale et à l'effort qu'on lui consacre. Il doit en être de même dans le domaine des sciences humaines, quand il s'agit de connaître avec exactitude un peuple, son histoire, sa culture, sa mentalité. La carence d'une recherche fondamentale, n'est-ce pas ce qui a empêché l'Eglise, en dépit de son gigantesque effort missionnaire et d'héroïques générosités, de prendre toutes ses dimensions et de s'implanter plus profondément dans des terres nouvelles ? Les peuples du tiers monde se sentiront pleinement assumés par l'Eglise le jour où ils constateront chez elle la même admiration et les mêmes égards que chez eux pour tout ce qu'il y a de noblement humain dans leur patrimoine culturel, le même souci de conserver leurs grandes œuvres, la même application à les comprendre et à en exprimer la richesse.

Et quelle entreprise plus « œcuménique » au sens le plus large du terme ? Elle réunirait dans un même effort, avec un même objectif et dans un même esprit de service et d'amour, catholiques et non-catholiques, chrétiens et non-chrétiens, et répondrait à ce désir, récemment exprimé par le Pasteur Eugène Carson Blake, Secrétaire du Conseil Oecuménique des Eglises : « Sans, pour autant, tomber dans le syncrétisme, le Conseil Oecuménique des Eglises entre dans une période où il lui faudra mettre tout en œuvre pour dialoguer avec les autres grandes religions » (février 1969). Quant aux non-chrétiens, la collaboration avec eux n'est point facultative mais indispensable. Les œuvres de l'Orient, en effet, nous dépaysent totalement et demandent, pour être comprises, une longue initiation, qui requiert la conduite d'un guide qualifié. L'enseignement oriental est essentiellement tradition orale et initiation de disciples que le maître a choisis comme capables et dignes de recevoir ses leçons. Introduction aussi nécessaire pour les œuvres d'art que pour les ouvrages religieux, philosophiques et littéraires. Mais qui ne voit comment pareille collaboration fera naître peu à peu l'estime, puis la confiance et enfin l'amitié et la compréhension mutuelle, fondements solides de relations pacifiques entre les peuples ? Il y a là un moyen privi-

légié d'approche des nations encore renfermées sur elles-mêmes, dans la mesure où elles sentiront que la curiosité suscitée par le trésor de leurs richesses intellectuelles et spirituelles est vraiment désintéressée.

IV. — Que faire pratiquement ?

Le but à poursuivre a été défini par Jean XXIII : « La vie en société (nationale et internationale) doit être considérée avant tout comme une réalité d'ordre spirituel, un échange de connaissances dans la lumière de la vérité, une émulation dans la recherche du bien moral, une communion dans la noble jouissance du beau, une disposition permanente de communiquer à autrui le meilleur de soi-même, une aspiration commune à un constant enrichissement spirituel » [32].

Les moyens pour y parvenir : éclairer, enseigner, organiser.

Eclairer sur l'importance du problème

L'opinion doit être sensibilisée, les différents milieux « conscientisés », comme on dit. Cela dépend de tous ceux qui, percevant la réalité du problème et son urgence, disposent de quelque moyen de répandre des informations. Puissent les spécialistes et les publicistes saisir toutes les occasions d'agir ainsi par toutes les voies : livres, revues scientifiques, périodiques d'intérêt général, organes des mouvements catholiques et des institutions missionnaires, presse hebdomadaire et quotidienne, et tous autres canaux de communication sociale !

Nul doute que leur effort sera encouragé et soutenu et que la générosité des chrétiens désireux d'un apostolat de valeur sera heureusement orientée si la voix de la Hiérarchie — autorités diocésaines, Conférences épiscopales, Saint-Siège — se fait entendre, ne serait-ce que pour rappeler les principes et les directives qui sont loin d'être absents des enseignements conciliaires [33] et de documents

32. *Pacem in terris*, 36.

33. Le présent article a déjà fait état des encycliques *Pacem in terris* et *Populorum Progressio* ainsi que de la Constitution pastorale *Gaudium et spes*. Parmi les décrets de Vatican II, on peut relever notamment *Christus Dominus*, 3, 6 ; *Presbyterorum Ordinis*, 6, 8 ; *Optatam totius*, 16, 18 ; *Apostolicam Actuositatem*, 14, 27 ; *Ad Gentes*, 1, 11, 21, 22, 26, 40 : attention due aux conditions nouvelles de la communauté humaine, responsabilité collégiale des évêques à l'égard de l'évangélisation du monde entier, ouverture des Eglises locales au devoir missionnaire, place normale du travail de recherche et d'enseignement parmi les ministères du clergé, initiation des futurs prêtres à la connaissance des autres religions, appel à l'apostolat des chrétiens — tant laïcs que pasteurs — sur le plan de la solidarité entre tous les peuples, intelligence des traditions nationales, culturelles et religieuses, avec les « semences du Verbe » qu'elles

pontificaux comme l'encyclique *Ecclesiam Suam,* et pour en actualiser la portée.

Enseigner

Déjà on a dit la nécessité de développer l'étude des langues de l'Orient ; on la favoriserait en lui obtenant un statut académique digne d'elle (en France, par exemple, un baccalauréat, une licence en langues et littératures orientales). En ce qui regarde les centres de formation du clergé, c'est le Cardinal Koenig qui dès 1963 déclarait au Concile : « nos Séminaires devraient former le sens universel des futurs prêtres par une initiation à la pensée religieuse des hommes, non seulement des hommes du passé, du monde gréco-romain, mais spécialement des hommes de notre temps ». Dans ces connaissances les prêtres trouveraient un terrain de rencontre et d'échange avec les non-chrétiens, et les formateurs du clergé un ferment de renouveau pour l'enseignement des sciences ecclésiastiques. En faveur des laïcs chrétiens, il conviendrait assurément de multiplier les initiatives du genre du Cercle Saint-Jean-Baptiste, fondé et dirigé à Paris par le Cardinal Daniélou.

Organiser

Il faudrait enfin promouvoir et organiser la recherche de base. Ce n'est pas, sans doute, le rôle propre de l'Eglise ni des Eglises, mais devant l'urgence de l'œuvre à accomplir et en vertu du principe de subsidiarité, elles peuvent et doivent s'y adonner tant que l'UNESCO ou un autre organisme n'aura point pris vraiment l'affaire en mains. Ici la recherche fondamentale consiste à découvrir monuments et documents, à les déchiffrer, à les interpréter exactement, à constituer des répertoires méthodiques, finalement à publier, traduire et commenter des œuvres dont la valeur s'impose à quelque titre que ce soit. Tâche immense et qui semble excéder les forces humaines ! Raison de plus pour que, dans cette recherche qui est « une question de vie ou de mort » [34], on n'en reste pas au stade actuel d'entreprises dispersées et à des méthodes encore artisanales. Trouverait-on facilement objet ou but qui vaille davantage la peine d'utiliser tous les procédés modernes : microfilms, inventaires sur fiches perforées, traitement électronique des matériaux, etc. ?

Et que ne peut-on une fois que les efforts sont organisés et coor-

---

recèlent, réflexion théologique pouvant bénéficier de l'investigation de ce patrimoine et permettant d'en assumer les valeurs dans l'unité catholique, étude des langues, préparation scientifique de missiologues, témoignage attendu de monastères qui, en pays de mission, honorent « les traditions authentiquement religieuses des peuples »...

34. P. Teilhard de Chardin, *Oeuvres,* IX, 29.

donnés ? L'exemple de la conquête de la lune montre à quels résultats prodigieux atteint l'activité, concertée jusque dans les moindres détails, d'une multitude d'équipes de travailleurs et d'un grand nombre de spécialistes aux compétences les plus diverses. Déjà sont à pied d'œuvre ou à la tâche quantité d'individus ou de groupes, mais qui avancent en ordre dispersé, chacun sur sa piste : savants laïcs, chrétiens ou non, qui ont déjà si bien servi la cause des études orientales, instituts scientifiques, clercs, monastères et sociétés missionnaires masculines et féminines. Il s'agit de coordonner ces dévouements et ces ressources : linguistes, historiens, historiens de la pensée, des religions, des institutions, des sciences et des arts, philosophes, théologiens, exégètes, ethnologues, sociologues, psychologues, critiques littéraires... de sorte que tel problème sur lequel une équipe vient à buter puisse être immédiatement proposé au centre le plus qualifié pour l'étudier et le résoudre. Il convient aussi de promouvoir les groupements de lecteurs, de traducteurs, de commentateurs, d'éditeurs, la création et le développement de collections diverses : textes originaux, traductions, monographies, études biographiques et bibliographiques, œuvres de synthèse ; d'organiser la publicité et les chaînes de diffusion.

Bref, faire concourir toutes les bonnes volontés et tous les talents, chacun dans sa sphère propre, à une grande œuvre de catholicité. On connaît le mot du regretté P. Lebret, O.P. : « Que la totalité des ressources (explicitons : intellectuelles, morales et spirituelles aussi bien que matérielles) soit mise à la disposition de tous ». Et qu'ainsi notre globe « malade d'un manque de fraternité » [35], douloureusement coupé en deux par « un fossé qui se creuse de plus en plus entre l'Occident et le reste du monde », comme Madame Indira Gandhi le constatait au Congrès de New-Dehli pour le Développement, que le globe soit remis sur la voie du rapprochement et de la guérison, la voie de la véritable fraternité. Un tel but, une telle espérance, avec l'assurance de ne pas les servir en isolés, offriront un puissant stimulant aux hommes de recherche et aux hommes d'action dans un labeur absorbant, austère et parfois très aride. Quant aux chrétiens, à cet idéal humain si digne de susciter l'enthousiasme, ils joindront la conviction, fondée sur leur foi, d'être par là des missionnaires de l'esprit, porteurs de l'action du Verbe de Dieu et de son Esprit — car toute vérité vient de Lui et n'est qu'un reflet de la parfaite et resplendissante vérité de Dieu — et de réaliser le dessein d'amour du Père sur ses enfants, l'union des intelligences dans le vrai, l'union des cœurs dans l'amour.

94 - Bry-sur-Marne Yves DE LA RONCIÈRE, S.J.
14, avenue du sergent Hoff

35. *Populorum Progressio*, 66.